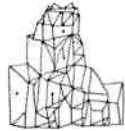


UNE ROUMAINE AU PAYS DE LA FRANCOPHONIE

Mélanges en l'honneur de la professeure
MARGARETA GYURCSIK



Études réunies par
Ileana Neli Eiben et Andreea Gheorghiu

Sommaire

Ileana Neli Eiben, *Avant-propos* /7

Épîtres dédicatoires

Fritz Peter Kirsch, « *Bien chère Margareta...* » /11

Ileana Neli Eiben, *Lettre de remerciement à Margareta Gyurcsik* /19

Îlots et archipels littéraires francophones

Elena Ghiță, *Promoteurs français de la cause roumaine au XIX^e siècle* /25

Jenő Farkas, *Jules Verne à travers la presse hongroise entre 1865-1877* /35

Sanda Badescu, *De la force de l'imagination ou comment aimer chez Proust* /47

Mariana Ionescu, *Antonin Artaud : danser le rock avant le rock* /65

Georges Fréris, *André Kédros, un écrivain grec francophone méconnu* /77

Marc Quaghebeur, « *La clarté est un parti-pris* ». *Contradictions et spécificités du monde littéraire belge francophone de l'après-guerre* /91

Gaëtan Brulotte, *Homo amans ou Homo eroticus ? Amour et désir d'après Roland Barthes* /103

Monica Garoiu, *Raconter l'indicible : l'esthétique du trauma dans Rue Ordener, Rue Labat de Sarah Kofman* /133

Ioana Marcu, *L'anticommunication dans la littérature issue de l'immigration maghrébine* /143

Peter Klaus, *Une découverte de taille : l'émergence de littératures autochtones francophones de par le monde (Québec inclus)* /157

Carlo Lavoie, *Le sang noir et la mort : méditations sur la chasse, de la forêt à la cuisine* /169

Ileana Neli Eiben, *Parler du communisme avec humour : Le cimetière des abeilles de Alina Dumitrescu et Heureux qui, comme mon aspirateur de Florentina Postaru* /183

Árpád Vigh, *Le mythe, tuteur de la conduite humaine* /195

Cristina Badulescu, *Les médiations conjointes et co-construction du sens. Une approche sensible de l'expérience de visite* /215

Interview

Dumitru Tsepeneag, « *La maladie des écrivains roumains : le manque de solidarité* ». Propos recueillis par Jenő Farkas (trad. de Mirela Parau) /231

Traductions inédites

Cristian Velescu, *Valentine de Saint Point, amie et modèle de Rodin* (trad. de Maria Țenchea) /251

Voltaire, *Alb și Negru* (trad. de Georgiana I. Badea) /271

Diderot, *Regrete pentru vechiul meu balat de casă* (trad. de Andreea Gheorghiu) /295

Doamna de Staël, *Povestea vieții Paulinei (prima parte)* (trad. de Ramona Malița) /309

Pages inédites

Elena-Brândușa Steiciuc, *Une enfance en Bucovine* /327

Cristina Montescu, *Des corps sur la langue* (fragment de roman) /337

Alina Dumitrescu, *Polyphonie à Côte-des-neiges* /341

Dorica Lucaci, *Syracuse* (fragments de roman) /343

Simona Constantinovici, *Lecția de istorie* /361

Notices biobibliographiques / 365

Fritz Peter Kirsch

Bien chère Margareta,

Ton livre sur les neiges et la littérature du Québec est entre mes mains, sous mes yeux¹. En te lisant, je pense à nos échanges entre Timișoara et Vienne ainsi qu'à notre coopération amicale au sein de l'Association d'Études Francophones d'Europe Centre-Orientale (AEFECO). Cela me rappelle aussi le fait que toi et moi, nous avons passé une partie considérable de notre vie à passer des frontières, au sens concret et au sens figuré, un peu comme les coureurs de bois du Canada dont les plus hardis, on le sait, venaient du Québec ou d'autres communautés de langue française. En suivant leur exemple, métaphoriquement, nous pourrions nous réunir, de temps en temps, autour d'un feu de camp pour nous raconter non pas notre vie comme les vieux gaga (que nous ne sommes pas), mais nos recherches et nos découvertes. À présent, en faisant le tour de ton ouvrage, je voudrais te dire quelles étaient et sont mes randonnées vers le connu et le moins connu, tout en réfléchissant sur les ressemblances et les divergences de nos approches respectives. Ainsi, je voudrais limer ma cervelle à la tienne, pour parler, comme le bon Montaigne dans ses *Essais*, pour la rendre plus vivante et plus confiante à une époque qui nous défie à plus d'un regard.

Permetts-moi d'abord de citer la dernière phrase de ton livre : « Ce qui compte, c'est de rester toujours à l'éveil dans le „laboratoire” où l'écriture québécoise se déconstruit, se reconstruit et se remet continuellement en question. » (p. 184) Au lieu de fermer le volume, je le refeuillette maintenant en m'efforçant de t'accompagner lorsque tu scrutes les textes en déployant les vertus de l'œil « américain » qui, selon la tradition du *western*, voit tout de façon implacablement précise pour que le but soit touché infailliblement. Tu es une lectrice formidable, en t'appuyant volontiers sur la terminologie structuraliste orientée vers le travail scriptural accompli par les scripteurs. Dans ce domaine, je te suis volontiers en t'admirant. Mais en même temps, je constate avec plaisir que tu ne t'installes pas au niveau des formalismes et des déconstructions. En te penchant sur les textes, tu ouvres l'horizon des forces historiques qui les travaillent en impliquant les biographies aussi bien

¹ Margareta Gyurcsik, *La Neige, la même et autre. Essai sur le roman québécois contemporain*, Timișoara, Editura Universităţii de Vest, 2004.

que les discours nés à partir des configurations socio-culturelles se forment au sein des collectivités.

Dans ton livre sur la littérature des francophonies canadiennes, tu peins le passage du traditionalisme plus ou moins conservateur à la postmodernité qui, à ton avis (que je partage), ne se distingue pas beaucoup de la modernité, alors que cette distinction s'impose lorsqu'on se penche sur les histoires littéraires d'Europe. Par rapport à ce passage et ses résultats, tu constates que « l'auteur québécois offre à ses lecteurs une grande fresque de la société québécoise contemporaine et une réflexion sur la condition de l'Homme face à l'Histoire, aux enjeux politiques et idéologiques de la société actuelle » (p. 53). Dans cet ordre d'idées, tu constates que ledit auteur québécois met en évidence les mécanismes du pouvoir dans sa double hypostase de pouvoir politique et pouvoir des médias. De plus, tu cherches à jeter un pont entre l'histoire littéraire et l'anthropologie, non pas en t'installant au niveau de considérations abstraites sur l'Homme éternel toujours pareil à lui-même, mais en mettant l'accent sur la façon spécifique dont une société produit des textes littéraires à partir d'une vision du monde à son tour orientée par la structuration de la société envisagée dans l'optique des permanences et des changements.

Mon approche à moi converge avec la tienne. Elle prend son origine à une époque où je comprenais que j'étais en désaccord avec la théorie littéraire ayant cours dans les pays de langue allemande. En s'inscrivant en faux contre tout ce qui sentait le marxisme, bien des universitaires occidentaux qui se penchaient sur les littératures de la Romania optaient alors pour des positions inspirées par la philosophie idéaliste, une herméneutique pas trop sociologisante ou un structuralisme très « technique ». Les plus prestigieux, Hans Robert Jauss et Wolfgang Iser, adoptaient des méthodes d'analyse privilégiant les rapports entre l'auteur et le lecteur. L'Histoire intervenait surtout comme terrain de jeu où chaque génération cherchait à dépasser ce que la théorie de l'esthétique de la réception considérait comme l'horizon d'attente du public contemporain. Ce que je cherchais, par contre, c'était une théorie littéraire tenant compte des inégalités sociales sans tomber dans les apories du marxisme-léninisme. La théorie des systèmes, chez le sociologue Niklas Luhmann et son école, me tentait peu à cause de son abstraction et de son manque de sensibilité à l'égard de l'histoire avec ou sans majuscule. Selon cette école, les systèmes à partir desquels s'organise la vie sociale sont un instrument ou une arme dans la lutte de l'Homme contre la complexité angoissante du monde. Au niveau de l'histoire, les systèmes se concrétisent, paraît-il, par des règles du jeu socioculturel qu'il faut observer et chercher à adopter sans trop se casser la tête quant à leurs conditions historiques.

Cependant, ce qui m'intéressait c'était la façon dont se constituaient ces systèmes et ces règles, donc le travail collectif dont ils étaient le résultat à la fois relativement durable et soumis de temps à autre à des changements brusques ou pour ainsi dire souterrains. Les grands maîtres de la sociocritique qui m'inspiraient alors et qui me fascinent toujours c'étaient ceux qui insistaient sur l'interaction créatrice des catégories sociales au sein d'une structuration particulière d'une société donnée subissant l'impact des péripéties de l'histoire. Selon les écrits d'Erich Köhler sur le Haut Moyen-Âge, par exemple, la coopération des petits chevaliers et des grands seigneurs féodaux faisait naître la culture courtoise et, par-là, la littérature des troubadours, des trouvères et autres *Minnesänger*. Quant à Norbert Elias, historien et sociologue s'intéressant à la culture et la littérature françaises, j'étais frappé par sa conception du processus de civilisation naissant à partir des échanges et des concurrences au sein de l'élite du XVII^e siècle qui se considérait elle-même comme « le monde ». Au niveau des recherches effectuées en France, j'étais fasciné par Pierre Bourdieu et sa théorie du champ littéraire ainsi que par Michel Foucault et la succession des *épistémès* au sens de la structuration des savoirs par un certain contexte sociopolitique et socioculturel. Cependant il me semble aujourd'hui que ce qui influait le plus sur ma vision de l'histoire littéraire, chez Foucault aussi bien que chez Norbert Elias, c'était l'idée que les standards forgés par une configuration d'éléments prédominants dans une société donnée pouvaient être minés, subvertis, voire même contestés par des forces agissant à partir de quelque domaine extérieur et mettant en cause les normes prétendument universelles émanant du système dominant. Foucault m'a fait suivre l'histoire des maladies mentales du haut Moyen Âge au XVII^e siècle, en tant qu'histoire d'êtres humains marginalisés, mettant en question la prétendue normalité qui régnait au niveau de la pensée, des mentalités et des sentiments de la « bonne » société. Cette dichotomie entre la raison au pouvoir et la folie résistante sinon aberrante, je la connaissais également par mes lectures de Bakhtine, de Huizinga et de Rabelais. Là, je pouvais faire le tour des abîmes du corps et de l'élémentaire, du déchaînement ludique et de la sauvagerie. J'ai compris, par exemple, qu'il arrive aux troubadours, traditionnellement considérés comme étant très chastes, de produire de la pornographie. Dans le contexte de la France hexagonale, j'ai vu de plus en plus clairement l'opposition de deux champs de travail socio-culturel : d'une part, une culture dominante portant l'empreinte d'un vaste travail collectif au niveau de l'élite produisant les standards de la Civilisation, d'autre part, le champ où se manifeste la résistance de tous les soumis et minoritaires condamnés à la marginalité ou au folklore, pourtant tendant souvent à emprunter les voies de la colère et de

la révolte, dans l'espoir d'atteindre, par un mouvement d'émancipation anticonformiste, les hauteurs d'une universalité pour ainsi dire négative.

Ici, je retrouve le Canada francophone et ses littératures. Chacune des productions nées dans ce contexte-là porte l'empreinte d'une condition spéciale par rapport à la majorité de langue anglaise qui détient le pouvoir politique. Je dis spéciale, car cette condition se distingue dans chaque « cas » par l'impact de certains faits d'histoire. À première vue, on dirait que cela vaut également pour les groupes d'immigrés tels que les Ukrainiens ou les Chinois, par exemple, qui ont leurs langues, leur histoire propre, leur culture, et auxquels la doctrine multiculturaliste en vigueur au Canada « fédéral » accorde certaines libertés. Mais n'oublions pas que les francophones parlent la seconde langue officielle du Canada, ils sont reconnus par les anglophones comme l'autre « nation fondatrice » du Canada. La couverture d'un prestigieux manuel allemand de la littérature au Canada s'orne de deux photos emblématiques juxtaposées qui montrent, au même rang, Margaret Atwood et Gabrielle Roy, deux vedettes de l'anglophonie et des francophonies². En réalité, cependant, cette égalité n'existe pas ou plutôt elle n'existe que partiellement, jusqu'à un certain degré, et avec des gradations. Ni les immigrés en place depuis longtemps ni les migrants de date récente ne partagent cette étrange position des francophones à la fois voisine du pouvoir et pourtant dominée. Elle pourrait être comparée à la situation des Premières Nations si celle-ci n'était pas la plus précaire de toutes les conditions minoritaires. Les Amérindiens ont été vaincus plusieurs fois, d'abord par les Français, ensuite par les Canadiens, francophones ou pas, qui leur ont pris les enfants pour les civiliser ou pour les laisser mourir d'inanité et/ou de déculturation³. Ainsi, il semble être permis de constater qu'il y a au Canada plusieurs façons d'être vaincus, soumis ou simplement dépendants en tant que communauté minoritaire. Depuis, les francophones du Québec ont cherché à plusieurs reprises de sortir de leur co-souveraineté en quelque sorte fantomatique. Ou plutôt, ils ont oscillé entre deux options dont l'une consistait à conquérir un maximum de vie autonome en diminuant les contacts avec l'extérieur ou bien à aspirer à la souveraineté totale par l'accession à une existence étatique indépendante. Si je dis « les francophones », je distingue dans mon for intérieur entre le Québec, cette

² Cf. Konrad Groß/Wolfgang Kloof/Reingard Nischik (Hg.), *Kanadische Literaturgeschichte*, Metzler, Stuttgart-Weimar, 2005.

³ Sur le thème des enfants indigènes disparu/e/s et retrouvé/e/s mort/e/s en Colombie britannique, nombre de commentaires ont été publiés dans la presse canadienne. Cf. notamment Émilie Nicolas, « L'Amnésie du Canada missionnaire », *Chronique, Le Devoir*, 3 juin 2021.

pièce de résistance assez importante politiquement et économiquement pour créer au gouvernement d'Ottawa des ennuis durables et parfois inquiétants et, d'autre part, les petites minorités de langue française dispersées dans les autres provinces canadiennes et soucieuses de résister à la fois aux tendances nivellatrices du « Fédéral » et à l'hégémonie du grand Québec. Toujours avec des nuances internes puisque la situation des Acadiens n'est comparable qu'en partie à celle des Franco-Saskatois, par exemple.

Toute cette gamme de positions et de rapports influe sur la vie littéraire qui, à mon avis, ne fonctionne pas en premier lieu comme un miroir de la réalité socioculturelle et historique, mais comme un terrain de jeu et un champ de tensions où l'on essaie de transformer une condition compliquée et contradictoire en réalité viable. Sur le plan de la littérature romanesque produite dans le contexte de la majorité souveraine parlant et écrivant en langue anglaise, cette fermentation me semble favoriser les élans vers l'universel et le règne de la liberté créatrice. Si Margaret Atwood a commencé par rapprocher la littérature des Anglophones qu'elle considérait comme étant en garnison à celle des Québécois en situation de soumission⁴, elle a fini très bientôt et pour toujours par s'ouvrir souverainement à la liberté totale des créations artistiques auxquelles toutes les expérimentations sont permises puisqu'elles se situent au niveau de la littérature universelle. Rien de plus logique, alors, que son acheminement vers les inégalités et les luttes contre les oppressions sociales, notamment au niveau de la condition des femmes. Bien des écrivains francophones ont aspiré à la même universalité, la même liberté d'inspiration. Il me semble pourtant que quelque chose bien installé dans leur conscience et leur subconscient a toujours tendu à les ramener à leur condition spécifique de victimes d'une histoire implacable. Cela a donné un certain haut-goût particularisant à leur écriture, même s'ils se sont battus d'arrache-pied pour neutraliser la tentation de l'auto-affirmation folklorisante.

Souvent, et encore en ce moment-ci, il m'arrive de parcourir les quatre volumes du recueil d'analyses de romans canadiens de langue française que Gilles Dupuis et Klaus-Dieter Ertler ont intitulés *À la carte*⁵. D'après moi, c'est un exercice passionnant que de chercher, en passant en revue tous ces textes dont on a lu plusieurs et dont on découvre d'autres par les présentations des spécialistes, quelques traits récurrents qui permettent de tirer des conclusions quant aux grandes tendances de la culture dont ils sont

⁴ Cf. Margaret Atwood, *Survival. A Thematic Guide To Canadian Literature*, Toronto, McClelland and Stewart, 2004 (Toronto, House of Anansi, 1972).

⁵ Cf. Gilles Dupuis/Klaus-Dieter Ertler, *À la Carte. Le Roman québécois (2000-2005), (2005-2010), (2010-2015), (2015-2020)*, Frankfurt am Main etc, Peter Lang, 2006, 2011, 2016, 2021.

sortis. Une telle caractéristique que j'ai cru discerner c'est la volonté se manifestant chez nombre de romancières et romanciers de sortir d'une sphère étroite et contraignante pour accéder à une zone de réflexions et d'impulsions créatrices où toutes les interrogations sur la condition humaine sont permises. Cet élan vers l'exploration des choses humaines se produit de manière particulièrement dynamique chez un auteur auquel tu as consacré il y a peu de temps un ouvrage important, à savoir Gaëtan Brulotte⁶. Chez ce dernier, je crois distinguer une recherche en quelque sorte radicale orientée vers le problème de la saisie romanesque de l'existence humaine scrutée dans l'optique de ses significations possibles sur le plan d'une interrogation philosophique. Brulotte pourrait s'accommoder du postmodernisme dont il est question dans ton livre de 2004, mais il va plus loin en fondant un nouvel humanisme qu'il désigne du terme de *baptisme* « caractérisé par la non-maîtrise de l'existence. C'est aussi un effort renouvelé de compréhension de l'humain dans sa singularité, dans sa facticité, dans ses échecs et ses triomphes, dans ses ajustements au sein d'un monde post-absurde. »⁷

Au cours de mes promenades à travers la littérature québécoise et spécialement l'histoire du roman contemporain des francophonies canadiennes, j'ai découvert un écrivain non moins impressionnant que Brulotte mais appartenant, paraît-il, à l'autre famille d'esprit qui semble se manifester tout au long des recueils réunis par Ertler et Dupuis, à savoir Gaëtan Soucy, auteur du best-seller *La petite fille qui aimait trop les allumettes* (1998). Dans ce roman, trois êtres jeunes, prisonniers d'un père réactionnaire, se révoltent contre les contraintes émanant du traditionalisme clérical et autoritaire dominant la société québécoise avant le milieu du XX^e siècle. Le plus jeune enfant, encore presque un bébé, déchaîne la force destructrice du feu contre le monde du père catholico-conservateur et se blesse lui-même de façon atroce. Le frère adolescent se découvre malfaiteur et subit l'intervention des forces de l'ordre. La sœur de même âge, abusée par le frère, est peut-être assez forte et courageuse pour se faire une vie nouvelle. Néanmoins, l'enfant incestueux qu'elle a dans le ventre est là pour assurer la permanence du passé léguant à la protagoniste le constat d'une liberté pas du tout illimitée.

« Il s'agit de provoquer des cauchemars chez le lecteur ou le spectateur [...]. Sinon, la littérature et le théâtre n'ont pas beaucoup de sens. Les gens se comportent comme des imbéciles : ils fuient constamment la conscience

⁶ Margareta Gyurcsik, *Gaëtan Brulotte ou la lucidité en partage*, Montréal, Nota Bene, 2018.

⁷ « Le Baptisme. Manifeste par Gaëtan Brulotte », In : Claudine Fisher (sous la direction), *Gaëtan Brulotte. Une nouvelle écriture*, Lampeter, Dyfed, Wales, The Edwin Mellen Press 1992, p. 200.

de la condition humaine, la réalité de la mort, parce qu'on les entretient dans l'idée qu'il faut être bien dans sa peau. »⁸

Un véritable cauchemar, Gaétan Soucy l'a bien réalisé dans son dernier roman *Music Hall!*⁹ À première vue, l'auteur semble avoir choisi les thèmes de l'universel en ouvrant l'horizon de la Ville New York. Mais le lecteur s'aperçoit bientôt qu'il n'a pas affaire à un récit conçu comme la présentation de relations humaines plus ou moins « normales ». La vie de la grande ville et, en filigrane, la vie nord-américaine sont présentées comme un carnaval monstrueux où « tout passe par la mercantilisation de l'image et de la représentation [...], où il est impossible de vivre de façon authentique »¹⁰. Le Québec est présent dans ce récit par la figure du protagoniste Xavier qui se croit originaire des environs de Budapest tout en identifiant la Hongrie à une région des bords du Fleuve Saint-Laurent. À la fin du roman, le lecteur apprend tous les détails de l'identité éparpillée de ce héros étrange dont l'esprit est un amalgame d'idées reçues et mal interprétées alors que son corps est le résultat d'un rafistolage à la Frankenstein. Mais cette allusion de l'auteur à l'effort d'un grand poète québécois visant au « rapaillage » des francophones du Canada¹¹ n'est pas seule à évoquer la présence de ceux-ci dans l'histoire nord-américaine. Au début du roman, dans un souterrain découvert par les machines des entreprises de démolition, Xavier découvre une grenouille douée pour le show-business et qui sera désormais sa compagne fidèle, en rappelant au lecteur que le terme de « frog » est employé depuis très longtemps par les anglophones à désigner, de façon hostile et méprisante, leurs adversaires de langue française. Ainsi, ce roman immense, mosaïque grouillante de contradictions et d'embûches, ne comporte pas seulement un jugement sur une Amérique follement matérialiste et hostile aux faibles, mais aussi le constat d'une présence fantomatique et inquiétante des francophones à l'échelle new-yorkaise et américaine. Un roman « surréaliste » comme *Music-Hall!* représente certes un cas extrême. Néanmoins, en faisant passer en revue les exemples d'*À la carte*, une tendance analogue à suivre les répercussions d'une histoire à la fois spécifique et (parfois) déprimante du Québec et des autres francophonies canadiennes se laisse dépister dans plusieurs autres cas. En faire une étude quelque peu

⁸ Marie Labrecque, « Gaétan Soucy Catoblépas : La Condition humaine », *Scène, L'Infolettre*, 17 octobre 2001. [En ligne]. URL : <https://voir.ca/scene/2001/10/17/gaetan-soucy-catoblepas-la-condition-humaine/>

⁹ Gaétan Soucy, *Music Hall!*, Paris, Seuil, 2002.

¹⁰ « Entretien et dossier Gaétan Soucy », *La Femelle du requin* 20, printemps 2003.

¹¹ Cf. Gaston Miron, rapaillé *L'Homme rapaillé*, Montréal, PUM, 1970.

systematique serait peut-être une entreprise intéressante pour des gens comme nous deux, ô ma chère collègue et amie.

Dernière réflexion que je voudrais te proposer : Comment pourrait-on mieux définir cette universalité des littératures minoritaires ou en situation de résistance, qu'il m'est arrivé de qualifier provisoirement de négative ? Ceux ou celles des écrivains francophones du Canada qui voudraient ouvrir les portes de l'universel et travailler dans les contextes de la condition humaine ne réussissent jamais ou seulement en partie à échapper aux faits d'histoire dont leur communauté porte l'empreinte. Ainsi, l'adversaire majoritaire peut toujours leur reprocher un certain particularisme, voire même nationalisme plus ou moins étroit ou réactionnaire. Sans reconnaître qu'il s'agit, en fin de compte, d'une lutte contre l'assimilation totale. On dirait, à première vue, qu'il s'agit d'une ambivalence permanente, inguérissable. C'est ici, pourtant, que surgit l'idée d'une universalité alternative, notamment à notre époque où l'espèce humaine, pour la première fois dans son histoire, vit sous une menace d'extinction. De nos jours, on voudrait bien faire la paix avec la *pachamama* et tous les arbres, tous les animaux, tous les indigènes, mais on retombe encore trop souvent dans les traditions de l'exploitation problématique de la matière brute et de la victoire du génie humain sur les résistances du primitif. Vues et considérées dans une telle optique, les cultures des communautés minoritaires partagent leur dichotomie avec celle de l'humanité tout entière alors que la souveraineté des grandes nations et des littératures dominantes apparaît tout d'un coup comme étant quelque peu irréfléchie sinon futile. D'un coup, cette « intranquillité » dont tu fais profession dans ta *Postface*, à l'air d'un compliment que tu fais aux littératures, pour ainsi dire schizophrènes, du Canada francophone, elle s'accorde largement avec une certaine sensibilité de notre époque à l'égard des virus invincibles et de la catastrophe imminente du climat.

Chère Margareta, félicitons-nous d'avoir atteint, dans cette belle année 2021, l'âge pas encore biblique des 80 ans !

Cu mare prietenie,
Peter